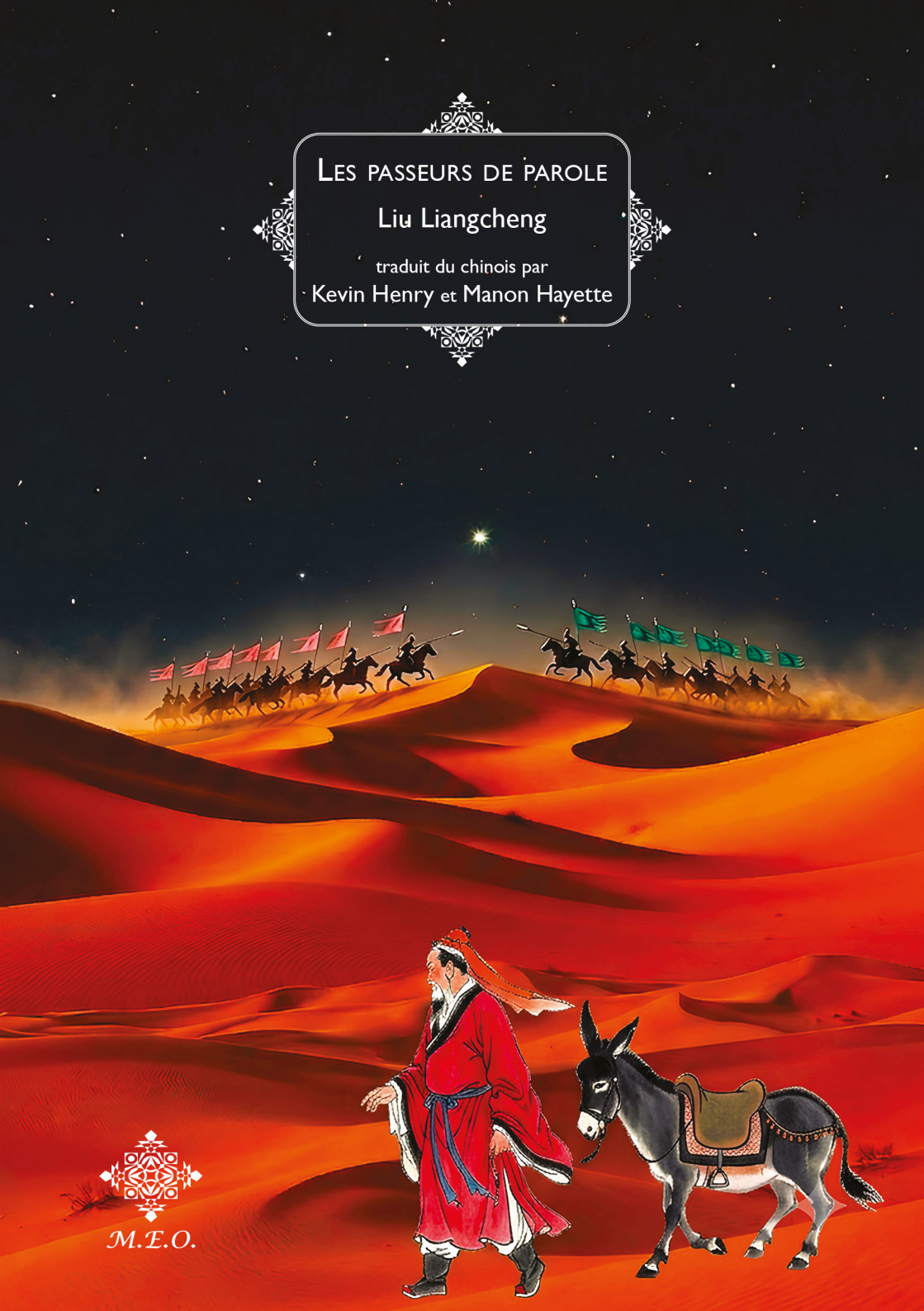
Les passeurs de parole

Liu Liangcheng

traduit du chinois par
Kevin Henry et Manon Hayette



M.E.O.

Liu Liangcheng

Les passeurs de parole

roman
traduit du chinois et présenté par
Kevin Henry et Manon Hayette

Titre original:
捎话
Yilin Press, 2019



M.E.O.

PROLOGUE DES TRADUCTEURS

Il est des romans dont l'espace n'est pas tant un territoire qu'une mémoire. *Les passeurs de parole* appartient à cette catégorie d'œuvres rares qui ne cherchent pas à restituer une époque avec l'exactitude de l'historien, mais à faire revivre un monde disparu sous la forme d'un rêve partagé, d'une légende qui se souvient encore des langues, des dieux et des chemins de sable qui l'ont façonnée. Si l'on devait situer le livre de Liu Liangcheng dans une tradition littéraire, il faudrait peut-être évoquer les récits de pèlerinage de l'Asie intérieure, les chroniques des royaumes oasis du bassin du Tarim, mais aussi les grandes cosmogonies romanesques où les hommes ne sont jamais que les dépositaires provisoires d'une parole plus ancienne qu'eux-mêmes.

Le titre chinois original, 捎话 *Shaohua*, signifie littéralement « transmettre un message », « faire parvenir une parole ». Pourtant, ce sont moins des paroles ordinaires que des fragments de vérité, des souvenirs de doctrines ou des paroles sacrées qui circulent d'un personnage à l'autre. Le titre français proposé, *Les passeurs de parole*, tente de rendre cette dimension religieuse implicite. Dans le roman, les messages sont moins des informations que des objets spirituels : ils voyagent, se déforment, se perdent, changent de langue et parfois de sens, à l'image des soutras bouddhiques eux-mêmes, transmis de l'Inde vers l'Asie centrale, puis vers la Chine.

Cette poétique de la transmission explique en partie l'étrangeté du style de Liu Liangcheng. Les dialogues prennent volontiers la forme d'énigmes ; les répétitions donnent à certaines scènes l'allure de litanies ; les personnages semblent moins définis par une psychologie individuelle que par la fonction qu'ils occupent dans la circulation des récits. À plusieurs reprises, le narrateur suspend le cours de l'action pour revenir sur une parole déjà prononcée, comme si le temps du roman était soumis

à une logique de récitation plutôt qu'à celle d'une progression narrative. Le lecteur n'avance pas tant dans une intrigue qu'au sein d'une mémoire collective en perpétuelle réélaboration.

Il serait toutefois trompeur de lire *Les passeurs de parole* comme un simple récit de conflits religieux transposé dans un passé lointain. Si Liu Liangcheng emprunte à l'histoire de l'Asie intérieure certains de ses décors, de ses croyances et de ses imaginaires, il les soumet aussitôt à une fantaisie souveraine qui relève davantage du conte métaphysique que du roman historique. Le monde qu'il dépeint obéit à une logique propre, où l'invraisemblable est accueilli avec le plus grand naturel et où les registres les plus divers coexistent sans jamais se contredire.

On y rencontre des dévots exaltés et des docteurs de la foi dont les querelles théologiques tournent parfois à la violence, mais aussi une ânesse douée d'une sensibilité synesthésique, capable de percevoir les couleurs des sons et les saveurs des paroles, des esprits errants condamnés à séjourner dans une sorte d'antichambre de l'au-delà avant de pouvoir renaître, ou encore des voyageurs qui poursuivent pendant des années un message dont ils ont oublié le contenu. Les miracles y sont rares, mais l'étrangeté y est partout diffuse, comme si les frontières séparant les hommes des animaux, les vivants des morts et le monde sensible du monde invisible avaient été rendues poreuses par la circulation incessante des récits.

Cette liberté imaginative n'est pas sans rappeler les grandes compilations narratives de l'Eurasie médiévale, où les vies exemplaires des saints, les anecdotes édifiantes, les histoires de revenants et les fables animalières se côtoyaient sans difficulté. Elle contribue aussi à déjouer toute lecture allégorique trop univoque. Aucun des groupes religieux qui traversent le roman n'est présenté comme le dépositaire exclusif de la vérité ; chacun produit ses zélateurs, ses ascètes, ses sages et ses illuminés. En transposant ces figures dans une Asie centrale rêvée, Liu Liangcheng semble moins vouloir mettre en scène l'affrontement entre deux doctrines particulières qu'interroger les formes multiples que

prend, chez les hommes, le désir de faire parvenir une parole jugée plus vraie que toutes les autres.

L'invention romanesque ne doit cependant pas masquer l'épaisseur historique du monde mis en scène. C'est précisément parce qu'il prend appui sur une mémoire religieuse et politique bien réelle que Liu Liangcheng peut se permettre de la plier aux exigences du merveilleux, du conte et de la spéculation métaphysique. L'opposition entre le royaume de P'isha et la cité de Qaralïq évoque ainsi de manière transparente le conflit qui opposa, au Xe siècle, le royaume bouddhiste de Khotan aux Karakhanides musulmans. Khotan, dont la population parlait alors une langue iranienne orientale aujourd'hui appelée sace ou khotanais, constituait l'un des principaux foyers du bouddhisme sur la Route de la Soie. Son annexion progressive par les Karakhanides, scellée définitivement en 1006, marqua l'un des épisodes décisifs de l'islamisation du Turkestan oriental. Liu Liangcheng ne raconte jamais directement cette guerre ; il la transpose dans un univers volontairement décalé, où les frontières historiques s'estompent pour laisser place à une confrontation symbolique entre deux ordres du monde, deux manières d'habiter le sacré.

La ville de P'isha (毗沙 *P'isha*) a réellement existé dans le royaume de Khotan. Son maintien sous une forme à peine modifiée permet au romancier d'ancrer son récit dans une géographie reconnaissable tout en conservant la distance propre au conte. Face à elle s'élève Qaralïq (黑勒 *Heile*), cité imaginaire dont le nom semble dissimuler une étymologie turcique. Le mot *qara* signifie « noir » (黑 *hei* en chinois) dans de nombreuses langues turques, tandis que le suffixe *-lïq* (relié phonétiquement à la syllabe 勒 *le*) exprime une qualité ou une appartenance. *Qaralïq* pourrait ainsi être compris comme « ce qui est lié au noir ». Cette dénomination évoque inévitablement les Karakhanides, les « Khans noirs », qui dominèrent la Transoxiane entre les IXe et XIIIe siècles. Le souverain de cette cité porte d'ailleurs le titre de 卡汗 *kahan*, simple transcription chinoise du terme turco-mongol *khagan*, le « roi des rois ».

À l'univers islamisé de Qaralïq répond celui des disciples de Kuṇa. Le monastère 西昆寺 *Xikunsi* signifie littéralement « monastère occidental de Kuṇa ». Le choix du nom *Kuṇa*, transcrit selon une graphie inspirée du sanscrit, rattache délibérément cette divinité au monde indien. L'adaptation proposée ici, *Sukhāvatī Kuṇa Vihāra*, fait apparaître un second niveau de lecture : *Sukhāvatī* désigne dans le bouddhisme mahāyāna la Terre pure occidentale du bouddha Amitābha, le « Paradis de l'Ouest », ce qui fait écho à l'adjectif 西 *xi* « occidental » présent dans le texte chinois. Les 昆门 *kunmen* deviennent ainsi les « disciples/fidèles de Kuṇa », tandis que 王大昆门 *Wang Da Kunmen*, littéralement « le Roi et Grand Disciple de Kuṇa », est rendu par un titre de *lama*, manière d'inscrire plus explicitement le personnage dans une hiérarchie bouddhique.

D'autres toponymes témoignent du même travail de transcréation. Le monastère 桃花昆寺 *Taohua Kunsi* a été rendu par *Pūṣpa Kuṇa Vihāra*. Le terme sanscrit *pūṣpa* désigne une fleur offerte lors des rites bouddhiques ; il remplace ici les « fleurs de pêcher » chinoises pour souligner la dimension votive du lieu plus que sa coloration strictement chinoise. 大天寺 *Da Tian Si*, le « Grand Temple céleste », est traduit par *Ulugh Kök Mabad*. En vieux turc, *ulugh* signifie « grand » et *kök* « ciel », tandis que *mabad*, emprunté au persan et ultimement à l'arabe, désigne un sanctuaire. Le lieu apparaît ainsi comme le pendant musulman du monastère de Kuṇa. Son dignitaire principal, 大天门 *Da Tianmen*, littéralement « Grand Adorateur du Ciel », est qualifié de *mufti*, fonction qui correspond à son rôle d'interprète autorisé de la loi religieuse. Quant aux simples 天门 *Tianmen*, ils deviennent les « adorateurs du Ciel », expression qui permet de conserver l'ambiguïté du texte chinois entre héritage tengriste et islamisation. Enfin, 奥巴 *Aoba* devient *Oba-la-Voilée*. L'épithète rappelle la valeur du caractère 奥 *ao*, qui évoque le mystère, la profondeur cachée des choses.

Les noms des personnages obéissent au même principe. Le protagoniste principal s'appelle 库 *Ku*, caractère désignant un

dépôt, une réserve ou un entrepôt. Interprète chargé de recevoir et de transmettre des messages qui ne lui appartiennent pas, il fonctionne en effet comme un simple contenant. Le nom francisé *Silôh* cherche à préserver cette passivité essentielle. Inspiré du prénom hébreu *Siloé*, qui signifie « envoyé », il évoque aussi, par sa proximité sonore avec le mot « silo », l'idée d'un réceptacle destiné à conserver une substance précieuse. L'ânesse 谢 *Xie* pose un problème d'une autre nature. Le caractère 谢 *xie* peut signifier « remercier », « demander pardon », « décliner une invitation », mais aussi « se faner » ou « dépérir ». Le prénom *Grâce* permet de réunir plusieurs de ces nuances : il suggère la gratitude et le pardon, tout en conférant au personnage une qualité de charme et de bienveillance qui correspond parfaitement à sa présence dans le roman. Son caractère monosyllabique contribue en outre à préserver le rythme des dialogues.

Les personnages secondaires participent eux aussi à ce jeu de traductions symboliques. Ainsi, le nom du fantôme 觉 *Jue*, dont le sens premier est « conscience », « éveil », est devenu *Jân*, mot persan signifiant « âme » ou « vie », particulièrement fréquent dans la poésie mystique iranienne. Quant à son alter ego 妥 *Tuo*, qui signifie « convenable » ou « approprié », il est rendu par *Tôl*, terme turc exprimant l'idée d'achèvement ou de plénitude. Enfin, le nom du général 乔克努克 *Qiaokenuke* paraît imiter la phonologie turcique. Il a été rapproché ici d'un hypothétique *Çokhanuk*, composé de *çok* « grand », d'un élément *han* renvoyant à l'autorité politique, et d'un suffixe nominal. Ce choix prend tout son sens lorsque le personnage se dédouble plus tard en deux jumeaux, 乔克 *Qiaoke* et 努克 *Nuke*. Le nom turcisé a donc été scindé de manière parallèle en *Çokhan* et *Hanuk*, afin de préserver cet effet de démultiplication identitaire voulu par l'auteur.

Ainsi, loin d'être de simples équivalents phonétiques, les noms retenus pour cette traduction cherchent à restituer l'impression produite par le texte chinois lui-même : celle d'un monde situé quelque part dans les confins de la Chine de la dynastie Tang, entre le Khotan bouddhique des derniers rois

saces, les principautés turques islamisées de la Transoxiane et une Asie centrale imaginaire où les langues n'ont jamais cessé de se traduire les unes les autres. Dans cet univers de passeurs, traduire ne consiste pas à transporter intact un message d'une rive à l'autre ; c'est accepter qu'au cours du voyage il se charge de nouvelles résonances, qu'il perde certaines couleurs pour en acquérir d'autres, et qu'il devienne, à son tour, une parole en chemin.

C'est peut-être là une des intuitions les plus profondes du roman. Les soutras que véhiculent ses personnages, malgré les tentatives de les graver jusque dans leur chair, ne sont jamais des textes figés, conservés dans l'intégrité d'une langue sacrée ; ils sont des énoncés perpétuellement repris, interprétés, récités de mémoire, infléchis par la voix de celui qui les transmet et par l'oreille de celui qui les reçoit. La fidélité qu'ils exigent n'est pas celle de la lettre, mais celle d'une présence maintenue à travers la transformation. À l'image des écritures indiennes traduites en khotanais, des textes bouddhiques passés du sace au chinois, ou encore des traditions iraniennes, turques et arabes qui se sont rencontrées sur les pistes du Tarim, chaque transmission est aussi une recréation.

Une traduction française des *Passeurs de parole* ne saurait donc prétendre restituer un hypothétique état originel du texte. Elle se veut plutôt l'étape la plus récente d'une chaîne de médiations dont le roman lui-même fait la matière de son récit. En donnant aux lieux, aux personnages et aux institutions des noms qui évoquent tantôt le sanscrit des monastères de Khotan, tantôt le turc des khagans karakhanides, tantôt le persan des poètes et des mystiques, elle tente de rendre sensible ce que Liu Liangcheng a placé au cœur de son œuvre : l'existence d'une Asie centrale non pas historique, mais mémorielle, où les civilisations ne s'affrontent jamais sans aussi s'emprunter des mots, des images et des rêves.

Le lecteur francophone est ainsi invité à parcourir non une reconstitution archéologique du X^e^ siècle, mais un paysage intérieur

façonné par les sédiments de plusieurs siècles d'échanges religieux et culturels. Le désert, les monastères, les cités royales et les sanctuaires célestes que traversent Silôh et Grâce ne sont pas seulement des lieux ; ils sont les vestiges d'un monde disparu qui continue de parler dans les langues qui lui ont survécu. Les écouter aujourd'hui, c'est peut-être reconnaître que toute tradition, pour demeurer vivante, doit accepter de devenir étrangère à elle-même, et que les véritables passeurs ne sont pas ceux qui préservent les paroles intactes, mais ceux qui savent les laisser changer afin qu'elles puissent encore être entendues.

Les traducteurs,
Kevin Henry et Manon Hayette

CHAPITRE I
Sukhāvatī-Kuṇa

Plate

Vue depuis la fente, la pagode était plate. Derrière elle, l'imposant mur d'enceinte était plat. Plats, les fidèles de Kuṇa assis tout autour. Plats, les encensoirs et la fumée. Tandis que les mantras commençaient à bourdonner, les voix étaient plates. Tel un flot de poussière, tel un brouillard, les saintes paroles tournoyaient autour de la pagode et s'élevaient étage après étage jusqu'à ce que, arrivées au pinacle étincelant d'or, elles le recouvrent intégralement. En passant à travers la pagode, les voix prenaient forme et sculptaient à sa pointe un nouvel édifice. Peu à peu, une immense tour sonore se dressait à perte de vue au-dessus de la pagode nimbée d'or. L'écho incessant des mantras érigeait de nouvelles tours, toujours plus hautes, au sommet de la première. Plus elles montaient vers les cieux, plus elles devenaient plates, indistinctes.

Chaque jour, derrière cette porte en bois qui jamais ne s'ouvrait, à travers une fente semblable à un long œil plat, elle observait. Elle voyait la forme des sons. Aux premières lueurs, les fidèles de Kuṇa dispersaient les feuilles mortes au pied de la pagode, dans un bruit de frottement qui rappelait le vent soufflant entre les branches. Conscients de ramasser des feuilles sonores, ils passaient posément leur balai de chaume, afin que chaque voix pût se déployer dans toute son amplitude. Chaque jour à l'aube, le chant du coq, aussi fin que les coutures des robes des bonzes, retentissait depuis le village à l'est, drapant le temple d'un voile doré de sons. À P'isha, au nord, les aboiements épais des chiens – wouf, wouf ! – lançaient vers le lointain comme des mottes de terre qui s'aplatissaient en survolant le monastère, et, telles des feuilles, flottaient entre les étages des hautes tours

façonnées par l'écho des mantras. Puis elles glissaient vers les vastes étendues du désert sauvage qui s'illuminaient devant les spectateurs, avant d'être ranimées, alors que le son s'était presque éteint, par les cris des chiens dans un hameau en contrebas. D'un village à l'autre, les aboiements s'enchaînaient, jusqu'à parvenir au royaume des Collines au nord et à Qaralïq à l'ouest.

Elle écoutait souvent l'âne à côté d'elle parler de Qaralïq. « Depuis qu'ils se sont convertis, ils n'y mangent plus de viande d'âne. Là-bas, les ânes peuvent vivre en toute quiétude, sans craindre d'être abattus. » Tel était le message qu'avait transmis un âne de bât de Qaralïq à des congénères venus en ville depuis leur campagne. De braiment en braiment, ceux-ci l'avaient communiqué à travers tout le village, puis d'un village à l'autre, toujours plus loin. En une seule nuit, les rumeurs parties de Qaralïq étaient parvenues à Yengisar, Yarkand, Karghalik et Guma, et à tous les bourgs et hameaux autour de P'isha. Le lendemain matin, les baudets en route vers le marché les avaient murmurées à leurs coreligionnaires de la ville. Comme les ânes savaient tous que P'isha et Qaralïq étaient en guerre, ils ne pouvaient discuter de ces choses qu'en petits conciliabules.

Jadis, les mantras récités à Sukhāvatī-Kuṇa passaient également d'un temple à l'autre, d'un village, d'un bourg, d'une ville à l'autre, jusqu'au temple de l'Arbre divin de Yengisar et au sanctuaire de Pūṣpa-Kuṇa de Qaralïq. Mais désormais, là-bas, d'autres prières se faisaient entendre. L'ânesse, avec son ouïe fine, avait très tôt discerné les chants nouveaux qui en émanaient. Dès qu'elles quittaient les frontières de P'isha, les saintes paroles sortant du monastère de Sukhāvatī-Kuṇa étaient interrompues par d'autres, et les voix montaient vers les hauteurs, où elles s'aplatissaient.

Après avoir un long moment collé son œil gauche à la fente, elle changea de perspective. Tous les personnages familiers qu'elle avait appris à connaître avec cet œil gauche lui devenaient étrangers avec le droit. *Je vais rester derrière la porte, la fente finira par s'élargir et devenir aussi grande que la porte*

elle-même, alors je sortirai et m'assiérai parmi les fidèles de Kuṇa, discrètement, sans parler, ils ne me verront pas. Seule dans ses pensées, elle était assise à l'endroit même où elle était campée la première fois que la porte de devant s'était ouverte. À l'époque, la porte de derrière s'était entrouverte à son tour et s'était aussitôt refermée, et elle avait été confinée dans un enclos pour devenir une ânesse poulinière. Elle savait qu'elle était petite, autant qu'une jeune fille. Son corps grandissait, sa fourrure poussait, et, dans cette pièce sombre, plus haute et vaste que l'enclos des ânes, elle observait furtivement par la fente, des jours durant, aplatissant de son regard tout ce qui se trouvait à l'extérieur.

✲

Deux hommes approchèrent. Le premier était son gardien, le Vertueux, comme l'appelaient les autres fidèles ; l'autre avait un long visage plat affublé d'une barbe. Vu de son deuxième œil, ce dernier lui semblait familier. Elle ferma les yeux pour se concentrer : cette silhouette lui rappelait une de ses premières visions. Entre les deux apparitions, une année entière semblait s'être écoulée.

Longue-Barbe, immobile au pied de la pagode, en contemplait le sommet. Ce visage tourné vers les cieux, indubitablement, elle l'avait déjà vu quelque part.

Le Vertueux fit quelques pas avant de se retourner. Voyant Longue-Barbe considérer le haut de la pagode, il leva la tête à son tour. Son regard était plat. Longue-Barbe, lui, devait avoir distingué la tour qui s'était dressée graduellement dans les airs, au-dessus du pinacle. Son tableau. Cette tour sonore qu'elle seule avait lorgnée tant de matins, à travers la longue fente plate, un humain l'apercevait aussi maintenant. Saisie par une impulsion, elle sentit le sang lui monter à la gorge, et son gosier se déchaîna comme celui d'une ânesse en chaleur.

– Hiiiiiiiii… Hi-han !

Elle n'avait pas fini de pousser la première syllabe qu'elle fut effrayée par son propre braiment. Le cri emplit de son fracas toute la pièce, et les vibrations, jaillissant par la fente de la porte et par des brèches invisibles dans le mur, ébranlèrent tout le monastère. Puis, alors qu'il s'amplifiait en se réverbérant sur les hautes murailles tout autour, le son se heurta à l'éminente pagode et, dans son sillage, s'éleva dans les airs. Sous le regard de Longue-Barbe, une énorme pagode sonore se forma dans le ciel. Il avait certainement perçu la forme du braiment, il devait avoir vu comment, au-dessus de la lourde tour modelée par les mantras, s'était dressée une nouvelle pagode, plus haute, plus claire, plus confuse.

En pleine récitation, les fidèles de Kuṇa tournèrent la tête, mais ils ne purent apercevoir que les deux battants hermétiquement clos de la porte, sans voir ni la fente ni l'œil qui se trouvait derrière, sans voir la bouche qui s'était refermée. Ils ne voyaient que platitude. Dans l'œil de l'ânesse collé à la fente, l'énorme pagode formée par son braiment se dissipait comme de la fumée.

Haute

Au monastère de Sukhāvatī-Kuṇa, l'aube commençait à la mi-journée et le crépuscule tombait dans la moitié de l'après-midi, car les murailles imposantes y raccourcissaient les jours et allongeaient les nuits. Lorsque Silôh, venu en hâte de chez lui, parvint à l'entrée du temple, le soleil, qui pourtant cognait haut par-dessus les toits, n'illuminait pas encore le site, et les fidèles de Kuṇa célébraient leur office à l'ombre du mur d'enceinte. Cinq ombres s'étendaient dans le monastère : celle des murs, celle des pagodes, celle des corbeaux, celle des disciples et celle de leurs chants. Perchées au sommet des murailles, les ombres sonores des saintes paroles s'amoncelaient, mot après mot, phrase après phrase, pour bâtir un nouveau mur, de plus en plus haut.

Silôh aimait ces petits matins au monastère, où tous se levaient tôt. À chaque coin du lieu de culte, les fidèles de Kuṇa, les traducteurs des textes sacrés et les pèlerins venus des contrées lointaines d'Orient et d'Occident entonnaient leurs prières. Des dizaines de langues s'entremêlaient dans les mantras : celle de P'isha, celle de Kuṇa, celle de Qaralïq, celle de l'Empire, celle des Collines… Chacune véhiculait sa propre interprétation du message divin. Des dragomans du monde entier étaient réunis à Sukhāvatī-Kuṇa pour traduire les soutras dans d'innombrables idiomes, et chaque verset se démultipliait en une infinité de versions. Visiteur régulier du temple, Silôh parlait les langues de tous les dragomans. Chaque fois que dans l'une de ses langues il ressentait la solitude, il se rendait au monastère pour y trouver quelqu'un avec qui converser. Naguère, beaucoup d'étrangers de passage venaient trouver Silôh pour qu'il leur servît d'interprète. Depuis la mort de son Maître, nul ne connaissait plus de langues que lui. Avec la guerre qui faisait rage entre P'isha et Qaralïq, le flot des marchands venus de l'ouest s'était certes tari, mais les disciples de Kuṇa convergeaient toujours plus nombreux vers le monastère de Sukhāvatī-Kuṇa, et les mantras y étaient plus cacophoniques et plus fervents que jamais.

Le Vertueux, qui avait mandé Silôh au temple, l'attendait à la porte ; les yeux plissés, il refusait d'exposer sa tête au soleil. La veille au soir, un homme monté sur un âne avait crié le nom de Silôh en passant la tête par-dessus le mur extérieur de sa demeure. En lui ouvrant la porte, Saya, l'épouse de Silôh, avait invité le visiteur à descendre de sa monture pour entrer dans la cour. L'homme, sans s'exécuter, avait chuchoté, la tête pointée vers le mur : « Le Vertueux vous transmet ce message : Sa Grandeur le Lama requiert votre présence demain matin au temple. » Un tel message laissait présager une affaire d'importance. Au lever du jour, Silôh était donc sorti de la ville pour se hâter vers le monastère de Sukhāvatī-Kuṇa. Le soleil atteignait à peine la cime des arbres quand il était parvenu à destination.

L'air à moitié endormi, le Vertueux s'avança pour l'accueillir, semblant encore perdu dans ses rêves. Silôh le suivit autour de la salle principale, sur un chemin de pierre cahoteux zigzaguant entre les pagodes. Dans l'ombre épaisse qui baignait tout le monastère, seul le pinacle de la plus haute pagode émergeait dans la lumière, étincelant. Silôh fixa la flèche brasillant de mille feux. La tour, qui comptait trente-six étages, était la plus élevée de P'isha. Tandis que les soixante-dix-huit autres pagodes du monastère s'effaçaient dans l'ombre des murailles, elle seule perçait dans la clarté du matin.

Comme chaque jour, les fidèles de Kuṇa s'étaient assis autour des pagodes pour réciter leurs mantras. Le brouhaha de leurs voix enveloppait les tours de trois voiles sonores. Elles se mirent à trembler. Silôh eut l'impression que les pagodes qui se dressaient devant lui étaient bien plus hautes que d'habitude, comme si les saintes paroles les soulevaient, les hissant vers la lumière céleste.

– Sa Grandeur vous attend.

La voix du Vertueux semblait sortir d'un rêve. Il se retourna et leva la tête à l'instar de Silôh.

– Hiiiiiiiii… Hi-han ! fit un soudain braiment.

Les fidèles de Kuṇa qui psalmodiaient au pied des pagodes regardèrent vers la grande porte hermétiquement close d'où provenait le bruit, et le Vertueux quitta Silôh pour courir vers les cris. Le visage toujours tourné vers le ciel, Silôh vit les pagodes s'élever longuement dans les nuages et redescendre régulièrement, au gré de l'écho tonitruant.

C'était la première fois que Silôh entendait un âne braire dans le monastère. On n'élevait pas d'ânes dans les temples. Selon la rumeur populaire, une ânesse avait autrefois séduit un disciple de Kuṇa ; le peuple de P'isha, qui honorait Kuṇa, avait alors jeté l'opprobre sur tous les ânes, qui en avaient acquis mauvaise réputation. Mais comme les fidèles de Kuṇa, pour se déplacer, ne pouvaient se passer de leurs bourriques, les ministres du Culte et les intendants du monastère continuaient à en élever pour

qu'ils tirent leurs voitures personnelles, tandis que les autres fidèles partageaient chariots et montures. Au bas de la colline nord, un caravansérail abritait une centaine de voitures et plusieurs centaines d'ânes, à l'usage exclusif des moines de Kuṇa. Autrefois situé à côté de la porte arrière du complexe, il avait été déplacé au bas de la colline parce que les fidèles ne pouvaient souffrir le tintamarre des braiments.

C'est quand ils étaient interrompus dans leurs récitations que les fidèles exécraient le plus les ânes. En effet, en montant dans les airs, les braiments couvraient le son de leurs saintes paroles, qui dès lors n'atteignaient plus le dieu Kuṇa. Le haut mur d'enceinte qui encerclait le monastère avait précisément été construit pour contenir les cris des ânes. Quelques décennies plus tôt, le Grand Lama de l'époque, l'avant-dernier avant l'actuel, avait commencé les travaux dès son ordination. Le mur d'origine, haut de trois toises, avait été porté à sept. Comme les braiments continuaient de parvenir aux temples, on l'avait ensuite élevé à dix toises, sans résultat. Il avait fallu porter le mur à treize toises pour que les braiments cessent. Apparemment, les ânes n'osaient plus donner de la voix. En fait, dès que le mur du monastère avait atteint les sept toises, les bêtes avaient compris qu'on cherchait à les faire taire, d'autant que les briques utilisées pour l'ouvrage étaient transportées à dos d'âne depuis des fabriques à plus de trente *li* de là, et que nombre de leurs congénères en étaient morts de fatigue. Mais les bourriques, qui n'en avaient cure, avaient continué à s'égosiller. Un maelstrom infernal s'était alors déclenché. Pendant les sept années qu'il avait fallu pour rehausser le mur de trois toises, les ânes avaient brait sans répit. Ce n'est qu'à l'approche des treize toises qu'ils avaient pris peur. Les baudets qui portaient les briques et s'y usaient les fesses n'osaient plus passer au pied du mur. Cet obstacle si imposant les terrifiait. S'ils avaient continué à cracher leur venin, à braire vers les nues, le mur aurait à coup sûr fini par atteindre celles-ci. Effrayés par l'entêtement des hommes, ils ne brayaient

plus, mais le mur ne s'en éleva pas moins jusqu'à ce que le vieux Lama passe de vie à trépas.

C'est à l'achèvement de ce mur qu'éclata la guerre entre P'isha et Qaralïq. À l'automne de la même année, les autorités de P'isha reçurent une missive officielle de la cour de Qaralïq, remontrant que le haut mur d'enceinte du monastère de Sukhāvatī-Kuṇa éclipsait le soleil et plongeait la cité dans l'obscurité. En effet, comme P'isha se trouvait à l'est de Qaralïq, chaque aube voyait les murailles du monastère projeter leur ombre sur le vaste désert, la rivière T'a et la rivière Ch'iang, jusqu'à noyer le palais royal de Qaralïq dans les ténèbres et ternir l'éclat du faîte doré de l'Ulugh Kök Mabad, son Grand Temple céleste. Une telle offense constituait une grave provocation. C'est pourquoi la cour de Qaralïq exigeait de sa voisine que le mur soit démantelé dans un délai de dix jours.

Au dixième jour, l'armée de P'isha et les fidèles de Kuṇa s'ébranlèrent en direction de Qaralïq. Partis au petit matin du monastère et protégés par l'ombre du haut mur d'enceinte, ils traversèrent le désert de Gobi et se dirigèrent vers l'ouest pour atteindre leur objectif. Avec l'appui des fidèles de Kuṇa dans la cité, les troupes enfoncèrent les portes de la ville et mirent à sac le Grand Temple céleste, qui fut rendu à son culte original. Ce lieu sacré, construit sur les ruines d'un ancien sanctuaire de Kuṇa, conservait en effet sur ses parois décrépites, intactes, de vieilles fresques narrant les miracles du Seigneur divin. Le Maître de Silôh, encore jeune à l'époque, avait participé à la bataille comme interprète.

« Est-il vrai que les hauts murs de Sukhāvatī-Kuṇa cachaient le soleil aux habitants de Qaralïq ? avait un jour demandé Silôh à son Maître.

– P'isha et Qaralïq sont toutes deux ceintes de très hautes murailles. Leurs positions sont inconciliables : comme chacune pense que l'autre lui fait obstacle, elles se sont juré de se faire tomber l'une l'autre. »

Le Maître de Silôh savait que cette bataille ne serait pas la dernière. C'est pourquoi il enseigna à son disciple toutes les langues qu'il connaissait. Silôh était désormais le seul à comprendre et parler tous ces idiomes exotiques. Après vingt-sept ans de guerre, le maître-interprète mourut de vieillesse.

Lâche

Tandis que le Vertueux se précipitait vers elle, son corps aplati par la fente s'arrondissait progressivement, jusqu'à cacher le mur, la pagode et la foule à ses pieds.

Elle savait quels ennuis sa grande bouche avait causés. Le Vertueux venait s'occuper d'elle. Enfermée dans le temple depuis deux mois, elle n'avait pas crié une seule fois. La nuit, elle était muselée ; pendant la journée, lorsqu'elle broutait ou buvait, un moine se tenait à ses côtés. Quand ils veulent braire, les ânes toussent pour s'éclaircir la gorge, puis lèvent la tête et prennent une grande inspiration avant de pousser leur *hi-han*. Le Vertueux avait donc le temps de l'arrêter : dès qu'elle se mettait à tousser, une latte de tamaris lui frappait le museau, si bien qu'elle n'avait même pas la possibilité de redresser la tête. Mais aujourd'hui, elle n'avait pu s'en empêcher. Comme le Vertueux n'était pas là, sa bouche s'était ouverte et elle avait crié. Surprise par son propre braiment, elle avait vu une énorme tour sonore s'élever dans les airs et surplomber le temple.

Auparavant, elle voyait ses braiments comme des arcs-en-ciel, surtout la nuit, quand elle se tenait près des murailles pour crier vers l'extérieur. Les courbes sonores irisées qu'elle émettait enjambaient le rempart. Aussitôt, d'autres braiments s'envolaient du dehors dans sa direction, et, en un instant, d'innombrables arcs-en-ciel zébraient le ciel nocturne.

Le borborygme qu'elle venait de pousser n'avait toutefois rien de semblable. À peine éructée, la première syllabe de ce cri inarticulé avait enflé et éclaté au sein du temple. Quant à l'autre,

qui grondait dans sa gorge pour s'extirper, elle avait péniblement essayé de la retenir en la ravalant. L'estomac retourné, elle avait senti son ventre gonfler, et avait pété. Elle ne lâchait pourtant jamais un pet comme cela : toujours elle le retenait, le temps, une fois certaine qu'il n'y avait personne alentour, de pouvoir le laisser s'échapper en silence.

Tout comme on ne pète pas en société, dans un temple on ferme sa gueule. Les ânes le savaient, les humains leur avaient bien fait la leçon. Elle les avait souvent observés fustigeant des ânes peu respectueux des règles. Tirant de la main droite par la bride les bêtes en faute, la main gauche armée d'un long fouet, ils les flagellaient pour l'exemple.

– Vieille bourrique braillarde… !

– Tu vas voir ce qu'on fait aux péteurs… !

Sur la place du marché, elle avait vu de ses yeux un baudet se faire battre à mort. L'animal, brayant sans crier gare pendant une allocution royale, avait entraîné tous ses congénères, si bien que le discours du souverain avait été noyé par les *hi-han* qui emplissaient les oreilles des auditeurs. Nul ne savait combien d'ânes avaient été vendus, cinglés à mort ou abattus pour avoir ainsi beuglé ou pétaradé à tout vent.

Aussi était-il inenvisageable pour un âne de se laisser aller devant un humain. À P'isha, péter était proscrit : les enfants ne lâchaient jamais une caisse devant les adultes, ni les jeunes gens devant leurs aînés. Les habitants avaient cette faculté de péter sans bruit. Du palais royal à la place du marché, on n'entendait pas le moindre gaz. Pour les fidèles de Kuṇa, il était encore moins question de laisser leurs boyaux émettre un son pendant une récitation. Kuṇa craignait la puanteur des pets. Pour celui qui lâchait une vesse pendant les chants ou les prières, dix ans de mantras ne suffisaient pas à réparer ce sacrilège.

L'année précédente, l'armée de Qaralïq avait envahi Yarkand, incendié sept temples de Kuṇa et massacré des centaines de fidèles. Pour rendre hommage aux victimes, le roi de P'isha avait organisé une cérémonie grandiose à l'extérieur du monastère de

Sukhāvatī-Kuṇa, en présence de fidèles de tous les temples de la ville et d'au-delà. Des dizaines de milliers de croyants avaient accouru à dos d'âne ou dans des voitures tirées par des baudets. Sur deux fois trois cercles concentriques, ânes et humains s'étaient rassemblés autour du temple. Après la cérémonie, tandis que Sa Grandeur le Lama de Sukhāvatī-Kuṇa contemplait les drapeaux et les fumées d'encens qui flottaient vers l'ouest en ondulant, une étrange pensée germa dans son esprit : et s'ils se vengeaient de Qaralïq en l'inondant de vents ? Cette stratégie audacieuse reçut immédiatement l'agrément unanime du roi et des fidèles.

Les représailles furent aussitôt exercées. Tous les fidèles de Kuṇa et les ânes rassemblés autour du monastère tournèrent leur cul vers l'ouest, en direction de Qaralïq. Le roi se plaça aux avant-postes pour diriger le tir.

« Lâchez ! » ordonna le Lama.

« *Prout* ! » Le roi fut le premier à lancer les hostilités. Puis une salve d'artillerie – prout, prout, prout, prout ! – éclata dans le monastère. Ânes et humains pétaient en cadence. Tout en psalmodiait des mantras, les fidèles de Kuṇa se lâchaient à qui mieux mieux.

– Moi, roi de P'isha, et les dix mille disciples de Kuṇa ici présents, chargeons le vent de l'est d'emporter ces pets nauséabonds jusqu'à Qaralïq. Qu'il souffle et disperse cette pestilence sur les champs de blé qui bordent la cité, qu'il empuantisse les pommes vertes qui mûrissent sur ses arbres, qu'il empoisonne l'eau de sa rivière, qu'il infecte la nourriture dans chaque marmite et dans chaque bol ! Enfin, qu'il étouffe ces meurtriers aux mains tachées du sang de P'isha, qu'ils crèvent le corps enduit de nos effluves ! Que tout Qaralïq soit ainsi marqué du sceau de l'infamie !

Ce fut le jour le plus heureux pour le peuple et pour les ânes de P'isha. Les habitants, qui pendant des centaines d'années avaient veillé à ne jamais laisser échapper le moindre pet, saisirent cette occasion pour lâcher prise. Les ânes en profitèrent

pour exprimer librement leurs pires flatulences. Pour eux qui voyaient la forme et la couleur des sons, les gaz crépitants dessinaient au-dessus des têtes la silhouette du monastère de Sukhāvatī-Kuṇa, que le vent, en l'aplatissant, transforma ensuite en une grosse chaussure dont le bout pointait vers l'ouest. Puis cette immense chaussure noire et puante balaya dans un claquement les toits et les cimes des arbres, et se dirigea vers Qaralïq en obscurcissant tout sur son passage.

Lorsque les habitants de P'isha eurent fini de péter joyeusement, ils se retournèrent et regardèrent le vent frais souffler vers l'ouest, comme s'ils pouvaient voir leurs exhalaisons fétides dériver à travers le désert, les forêts de peupliers, les villages et les bourgs, jusqu'à atteindre dans leur imagination la ville de Qaralïq.

Le soir venu, les habitants de P'isha, qui étaient en train de dîner, humèrent un effluve familier ; les ânes aussi le sentirent. Ils virent les vapeurs de cuisine sortant des cheminées se diriger vers l'est : le vent avait tourné. Loin de gagner le désert, les pets infects et fracassants qu'ils avaient lâchés l'après-midi avaient tourné casaque et flottaient désormais vers P'isha en meuglant.

Grave

Au détour d'une allée obscure bordée d'ormes étranges, des fidèles de Kuṇa balayaient les feuilles mortes, dans un bruissement tel qu'on aurait dit qu'ils cherchaient à disperser les autres sons en suspension dans l'air. Sous l'ombrage des arbres s'allongeait une rangée de maisons en pisé, derrière lesquelles se dressaient des temples grandioses. Silôh franchit une petite porte à la suite du Vertueux et découvrit une succession de petites cellules. Dans chacune d'entre elles, deux scribes étaient assis dos à dos, figures d'argile murées dans le silence. Passant devant eux, Silôh se sentit aussi léger et insignifiant qu'un grain de poussière, tant ils restaient impassibles, sans même cligner des yeux.

Lui-même venait souvent dans ces cellules de terre se poster dos à dos avec un de ces copistes qui traduisaient les textes sacrés. Chaque soutra de Kuṇa devait en effet être traduit simultanément par au moins deux personnes, toujours dos à dos, avant d'être soumis à un double processus de vérification et de révision. Silôh n'était pas un traducteur professionnel, mais il connaissait plus de langues que n'importe quel dragoman. À la fin du processus, tous les soutras étaient soumis à son écoute.

Chaque cellule était pourvue d'une lucarne laissant filtrer un rai de lumière grise. Quand le crâne rutilant du Vertueux passait à travers ces traits de soleil, la pièce s'éclairait un instant avant de s'assombrir.

Deux années auparavant, à Qaralïq, Silôh s'était déjà trouvé dans de semblables cellules de terre basses de plafond, mais celles-là dépourvues de lucarne, avec des fenêtres couvertes d'une bande de tissu. Son guide, qui répondait au nom de l'Acheteur, portait sur la tête une toile de lin ne laissant deviner que deux yeux noir de jais. Silôh l'avait suivi avec une certaine appréhension. Un mois plus tôt, Sa Grandeur le Lama de Sukhāvatī-Kuṇa lui avait récité un quatrain dans la langue de l'Empire et lui avait demandé de le traduire en turc de Qaralïq pour le transmettre à l'Acheteur, qui résidait au monastère des Fleurs de pêcher, l'ancien sanctuaire de Pūṣpa-Kuṇa. Lorsque Silôh était arrivé à Qaralïq, le monastère était en ruines depuis longtemps et la ville fourmillait de soldats étrangers parlant d'innombrables idiomes. Grâce à sa virtuosité linguistique, Silôh avait rapidement trouvé l'Acheteur, un moine apostat de haute stature qui travaillait comme barbier dans l'allée des Ânesses, à la lisière de la ville. Il s'était installé sur la chaise grinçante du barbier et avait considéré cet imposant personnage que son Maître lui avait tant de fois décrit dans ses jeunes années. Le sanctuaire de Pūṣpa-Kuṇa était pour le Maître un point de chute lors de ses voyages vers l'ouest. Il s'y arrêtait pour s'enquérir des nouvelles des contrées lointaines, puis, au milieu des braiments des ânes de Qaralïq, se remettait en route vers le couchant, jusqu'aux

confins de la langue t'ai, en Sogdiane et chez les adorateurs du Ciel. De chacun de ses périples, le Maître rapportait dans son escarcelle une ou deux nouvelles langues. Il les parlait seul chez lui, puis les enseignait à Silôh, et, ensemble, dans ces langues étranges de régions lointaines, ils devisaient des gens et des bêtes autour d'eux, attendant le jour où des marchands qui les comprendraient passeraient par P'isha.

– Ton visage est un peu mangé par ta barbe, si on éclaircissait un peu tout ça ?

Le rasoir de l'Acheteur étant neuf, Silôh s'inquiétait quelque peu de sa maîtrise de l'outil.

– Ma tête est pleine d'un poème qui vous est destiné, pourrais-je vous en faire part ?

– Gardez-le où il est, et rentrez chez vous.

– C'est Sa Grandeur le Lama de Sukhāvatī-Kuṇa qui vous le transmet.

Alors qu'il s'apprêtait à balayer le cou de Silôh, le rasoir de l'Acheteur stoppa net. Au toucher froid de la lame, la nuque de Silôh se raidit. L'Acheteur ne put manquer de remarquer que la barbe s'était brusquement dressée.

– C'est juste la barbe qu'il faut couper, pas la tête ! marmonna Silôh entre ses dents.

Après avoir nettoyé son visage en deux temps, trois mouvements, l'Acheteur l'entraîna dans une petite cellule en terre derrière sa boutique, puis dans une autre et une autre encore, pour aboutir à une maisonnette pourvue d'une lucarne. Il arracha la toile de lin qui lui couvrait la tête.

– Trop de têtes ont été coupées à Qaralïq pour avoir refusé de se convertir. Mais moi, j'ai gardé la mienne, dans l'attente d'un signe de Kuṇa.

Un mois plus tard, Silôh était de retour à P'isha pour rapporter au Lama de Sukhāvatī-Kuṇa que de nombreux fidèles avaient été tués à Qaralïq, que tous les temples de Kuṇa y avaient été détruits, et que les textes sacrés avaient été brûlés dans des autodafés. Il était également chargé par l'Acheteur de transmettre

à Sa Grandeur le message suivant : « Quand vous le pourrez, traduisez un soutra de Kuṇa en turc de Qaralïq et faites-le-nous passer. »

✲

Une porte s'ouvrit sur un long vestibule. Les piliers et la voûte, peints dans des couleurs chatoyantes, donnèrent le vertige à Silôh. Sa Grandeur le Lama se tenait devant une fenêtre au bout du couloir. Sa silhouette, fondue à moitié dans les fresques murales, y attendait Silôh.

Silôh était ami avec Sa Grandeur le Lama depuis de nombreuses années. Ce dernier était originaire de Shachou, près des Bancs de sable, et il avait gardé un fort accent de la langue impériale de cette région, même lorsqu'il lisait les soutras de Kuṇa en sace de P'isha. Silôh parlait aussi la langue de l'Empire avec des intonations de Shachou. Quand ils s'étaient rencontrés la première fois, ils étaient comme deux compatriotes qui se retrouvaient.

– Nous nous voyons à nouveau.

Sa Grandeur le Lama s'inclina respectueusement devant Silôh, puis le conduisit le long du hall jusqu'à une porte latérale dans l'arrière-cour. À travers une fente, Silôh aperçut une petite ânesse attachée. Se pouvait-il que ce soit elle qui ait brait ? Comment une si petite ânesse pourrait-elle pousser un tel cri ? se demanda-t-il.

– Veuillez l'emmener à Qaralïq et la remettre à l'Acheteur à Pūṣpa-Kuṇa, le monastère des Fleurs de pêcher.

Sa Grandeur le Lama remarqua que son hôte avait les yeux rivés sur l'animal.

– Je transmets des messages, pas des ânes ! répondit Silôh après un moment de flottement.

– Traitez cette ânesse comme vous le feriez d'un message. La seule différence est que vous n'aurez point besoin de la graver

dans votre tête, car elle a des pattes. Montez-la, tirez-la, peu me chaut, tant que vous l'amenez à l'Acheteur.

Le Vertueux, qui les avait accompagnés, tendit deux lingots d'argent.

– Comme d'habitude, vous recevrez le reste à votre retour.

Silôh hésita un moment, puis accepta.

– Après-demain, c'est le jour de la Procession : tous les grands temples vont faire défiler des statues de Kuṇa dans la ville. Cette année, à l'issue de la cérémonie, un millier de disciples se réuniront au monastère de Sukhāvatī-Kuṇa pour marcher vers Guma et faire défiler les idoles à la bordure occidentale du royaume de P'isha, en passant par tous les temples et tous les villages pour galvaniser les fidèles à la frontière. Vous pourrez les accompagner.

Sa Grandeur avait parlé lentement, comme si chacune de ces phrases banales était un passage des textes sacrés.

Le Vertueux approcha sa bouche de l'oreille de Silôh pour lui donner quelques recommandations supplémentaires. Celui-ci retint son souffle : la gueule du Vertueux exhalait une odeur de maïs et de grain avariés.

Fine

Elle entendit parler derrière la porte. Elle avait dépassé les bornes. Alors qu'aucun âne ne pouvait braire sans scrupule hors de l'enceinte du monastère, elle avait beuglé à l'intérieur du sanctuaire. Le Vertueux s'était précipité vers la porte close pour la réprimander vertement à travers la fente.

– Misérable vermine, comment oses-tu crier ainsi dans le temple ? Tu cherches les ennuis, je vais te régler ton compte.

Le Vertueux savait pour la fente dans la porte, lui qui venait chaque jour dans cette pièce lugubre s'occuper d'elle. Quand il avait remarqué ses yeux toujours collés à la fente, il s'était approché pour jeter un coup d'œil. Les pagodes et les gens lui

paraissaient-ils, à lui aussi, tout aplatis à travers cet interstice ? Elle l'ignorait. Il avait gardé un moment le visage pressé contre le sien, puis lui avait brossé l'encolure dans le sens du poil. Il était très doué pour caresser les ânes. Il l'avait ainsi câlinée jusqu'à la croupe.

Soudain, la porte s'ouvrit et deux bouchers firent irruption. Munis l'un d'un couteau, l'autre d'une corde, ils se jetèrent sur elle, qui les identifia tout de suite : les bouchers sont nimbés d'une aura macabre, celle des innombrables vies qu'ils ont soustraites. L'homme à la corde lui attacha les sabots et la souleva sur ses épaules. La moitié du corps ainsi suspendue dans les airs, elle s'abattit lourdement sur le sol. L'autre la fixait d'un air sinistre, balançant sa lame devant ses yeux. Elle reconnut un coutelas à désosser les bœufs, plus large que celui pour les moutons. Elle identifia également le regard d'un boucher prêt à abattre un bœuf. Cette fois, elle était bonne, non pour un coup de latte sur le museau, mais pour être égorgée en bonne et due forme. Elle tordit la tête aussi fort qu'elle le pouvait pour que ses liens heurtent avec bruit l'anneau de la porte. Ainsi, pensait-elle, quelqu'un l'entendrait au-dehors.

Le boucher la saisit à la gorge et la brossa dans le sens du poil. Le couteau dans son autre main brillait d'un éclat froid. Elle avait déjà assisté à des abattages. Les vaches se débattaient, pas les moutons : quand ceux-ci étaient renversés à terre, les bouchers les caressaient à l'encolure. Les animaux se calmaient et tendaient le cou d'eux-mêmes ; les exécuteurs y enfonçaient prestement leur lame. Maintenant que le boucher lui frottait le cou à son tour, elle écarquilla les yeux de terreur. Elle ne savait comment réagir : n'ayant jamais vu abattre un âne, elle ignorait comment mouraient ses semblables. Se débattaient-ils comme les bœufs ? Se couchaient-ils docilement comme les moutons ? Quand un âne était exécuté, on le tirait derrière un mur pour empêcher ses congénères d'assister au spectacle, c'était la règle. Il est mauvais de laisser les ânes regarder, avait-elle entendu

dire. Mais pour qui était-ce donc si mauvais ? pour les humains ou pour les ânes ?

Instinctivement, elle tapa des sabots avec frénésie et tenta de se relever, mais elle sentit le réconfort que lui procurait la caresse sur son encolure. Elle ferma les yeux et tendit le cou, dans l'attente du couteau.

Une voix résonna fort dans la cellule : « N'abattez pas cette ânesse. Je l'achète. »

Il ne pouvait s'agir que d'une hallucination. Tous les animaux ont ce genre de vision avant d'être tués : un homme qu'ils ne connaissent pas marche vers eux, une fine corde de laine noire à la main. Quand il s'est approché, il leur passe la corde autour du cou et dit : « Je vais prendre cette créature. » Avant de mourir, chaque bête se voit emmenée par un inconnu.

Tournant la tête, elle vit ce Longue-Barbe au visage plat qui venait de contempler la pagode. Le Vertueux était sur ses talons.

La voix résonna de nouveau : « J'achète cette ânesse.

– Elle n'est pas à vendre. Elle doit être abattue et dépecée, répliqua le boucher d'une voix tout aussi forte.

– Je vous paierai un supplément. »

Il plongea la main dans la besace qu'il portait à l'épaule. Des sapèques de cuivre s'y entrechoquèrent. Elle avait souvent entendu le tintement de telles pièces sur le marché ; c'était avec la même sonorité argentine que, plusieurs mois auparavant, le Vertueux l'avait achetée à la foire aux ânes. Elle roula des yeux et fixa Longue-Barbe qui voulait l'acquérir, elle savait que son âme était sur le point de partir avec cet homme. Elle voulut lancer un regard au boucher avec son couteau. Disparu. Avant le coup fatal, les dépeceurs s'éclipsent de peur de subir le regard de leur victime.

Le coutelas qui s'était agité devant ses yeux s'était évanoui, les caresses avaient cessé. Bientôt, elle le savait, on écarterait les poils sur son encolure et la lame glisserait le long de sa veine jugulaire. Dans un hurlement, elle serait égorgée, le sang jaillirait, tous se reculeraient pour éviter les giclures. Elle vivrait seule

ses derniers instants : le temps s'aplatirait d'un coup, son corps s'étendrait de tout son long. Détachée du reste, sa tête tranchée ne bougerait plus et la lumière qui jusque-là brillait dans ses globes oculaires refluerait graduellement vers des profondeurs insondables, tandis qu'une flamme envelopperait tout l'espace de son éclat. Son corps, ignorant ce qui se passerait à l'intérieur de la tête, se contracterait et ses pattes pédaleraient dans le vide, comme pour se reconnecter à la tête. Chaque partie s'éloignerait de l'autre, si loin qu'elle ne saurait plus ce qu'il en adviendrait. La nouvelle de sa mort se transmettrait de l'encolure vers l'échine, les pattes avant, le ventre, la croupe, jusqu'aux pattes arrière. Celles-ci, incrédules, remueraient vers le haut pour saluer la tête et le cou, et, faute de réponse, continueraient à bouger, bouger, encore et encore, sans se soucier du reste, même lorsque l'équarrisseur se lèverait pour essuyer le sang sur son couteau et commencerait le dépeçage en ouvrant la peau du ventre et en tranchant la chair au niveau des sabots. Ce n'est que quand le boucher, irrité par ces gestes d'obstruction, les fracasserait avec le dos de son coutelas que ses pattes s'arrêteraient de gigoter.

Elle allait mourir ainsi. Comme ce veau qu'elle avait vu abattre au marché. Attachée à l'écart, elle avait assisté à son exécution sans sourciller. Elle l'avait vu agoniser, jusqu'à ce que sa carcasse fût suspendue à un crochet de fer, la chair rouge vif encore palpitante. Sur la tête jetée sur le côté, les yeux troubles de la bête lançaient un regard désespéré. À l'époque, elle n'imaginait pas que ce long trépas serait aussi le sien.

Des larmes perlèrent à ses paupières. Jamais elle n'avait pleuré auparavant. Tandis qu'elle tentait de relever ses yeux embués, le boucher tendit la main pour saisir l'argent offert par Longue-Barbe. Le tintement des pièces signifiait que le marché était conclu : on allait l'attacher à une fine corde de laine noire pour la conduire vers un sombre chemin qu'elle n'avait jamais emprunté.

« Grâce ! » cria Silôh. Elle se retourna lentement et, perplexe, le dévisagea. « Grâce, tel est ton nom désormais. »

Avant de sortir du monastère de Sukhāvatī-Kuṇa, Silôh avait interrogé le Vertueux. « Elle n'a pas de nom, avait répondu ce dernier. Tout ce que je sais, c'est qu'elle vient de l'allée de la Grâce altière. À toi de lui trouver un nom. »

Le Vertueux avait alors ouvert une épaisse porte en bois d'orme qui donnait sur un passage noir d'encre, fait quelques pas pour en ouvrir une autre, puis une troisième. Une fois la dernière franchie, la tête de Silôh avait été baignée par la lumière ardente du soleil. L'écho des chants sacrés qui, l'instant d'avant, bourdonnait dans ses oreilles était à présent étouffé par le mur d'enceinte. Comme s'il s'extrayait d'un seau rempli de sons, il avait senti ses oreilles se vider d'un coup.

La colline à l'extérieur du monastère était couverte de haricots amers jusqu'à la cour du caravansérail en contrebas. Silôh ne connaissait pas l'entrée secrète par laquelle ils étaient passés.

« Grâce ! » cria-t-il à nouveau. Les oreilles de l'animal se dressèrent prestement.

– Les longs poils dans ses oreilles la rendent sourde aux paroles humaines. Appelle-la plusieurs fois, elle finira par comprendre.

Tandis que le Vertueux prononçait ces mots, elle tourna la tête et bigla vers lui. Toutefois, ce n'était pas son visage qu'elle contemplait, mais son ventre et son entrejambe. Silôh suivit ce regard obscène. Remarquant cette conduite indécente, le Vertueux leva la main pour la frapper sur l'échine.

– Silôh, prends bien garde à ce qu'elle ne se blesse pas, sa peau et sa fourrure doivent rester parfaitement intactes. En plus, cette ânesse est encore vierge, et elle doit être livrée comme telle à l'Acheteur, donc, surtout, ne laisse aucun mâle la monter.

Sur ces paroles, le Vertueux passa la porte et le bruit des trois verrous traversa les épaisses murailles.

Conformément au conseil du Vertueux, Silôh cria encore « Grâce ! » plusieurs fois de suite. Comme réveillée par ce nom, l'ânesse secoua la tête et tapa du sabot, mais elle continua de le mirer d'un air médusé. Ce regard mettait Silôh mal à l'aise.

Tout à l'heure, dans le monastère, le Vertueux lui avait glissé à l'oreille : « Les équarrisseurs ont été appelés. Quand ils abattront leur couteau, tu iras la sauver. Elle te sera si reconnaissante qu'elle te verra comme son maître et ne te quittera plus d'une semelle. »

Silôh avait joué la scène comme le Vertueux le lui avait indiqué, mais à présent il se sentait gêné d'avoir participé à une telle mascarade. Bien qu'habitué aux faux-semblants, c'était la première fois qu'il trompait un âne. Il était mort de honte à l'idée que cette bête pût le percer à jour. Cette diablesse avait beau ressembler à une petite chose innocente, sa manière de le lorgner le déstabilisait, il se demandait quelles pensées lui traversaient l'esprit.

Tandis que Silôh tenait les rênes, ses yeux furent attirés par le corps de l'ânesse. Quand Sa Grandeur le Lama la lui avait montrée au monastère, il avait senti d'emblée qu'elle n'était pas ordinaire : sa fourrure entière luisait d'un éclat pur, comme si elle était nouvellement poussée, que jamais un grain de poussière ne s'y était déposé ; son dos chaste n'avait jamais été monté par quiconque, aucun mâle ne l'avait jamais saisie entre ses sabots. Il ne put s'empêcher de tendre la main pour lui caresser l'encolure, puis l'échine. Il eut du mal à la retirer, comme la première fois qu'il avait câliné son épouse Saya, longtemps auparavant. Quand il l'avait ramenée chez lui, celle-ci avait dix ans, peut-être neuf. Durant une semaine, il avait été interprète pour un marchand sogdien, mais celui-ci, confronté à des pertes financières, n'avait plus les moyens de le payer ; en guise d'honoraires, il avait offert à Silôh une petite fille qu'il avait recueillie. Après trois ans pendant lesquels il avait fait office de père de substitution, celui-ci en avait fait son épouse. Il se souvenait des palpitations qu'il avait éprouvées lorsque sa main s'était tendue pour la toucher.

Aujourd'hui, tandis qu'il caressait cette petite ânesse à la toison si soyeuse, il la sentit trembler de tout son corps ; ses sabots frémissaient. Peut-être aucune main ne l'a-t-elle jamais cajolée comme ça, pensa-t-il.

« Grâce ! » L'appel lui échappa de nouveau. Elle inclina la tête d'un air vif et docile, et frotta son museau contre le bras de Silôh. Apparemment, elle avait reconnu son nom.

Silôh lui donna une légère tape sur le dos pour lui signaler qu'il était temps de partir. Cependant, elle resta immobile et, lorsque Silôh tira sur les rênes, elle recula. Quelle bourrique ! Silôh ramassa une branche de tamaris et s'apprêtait à la fouetter quand il se souvint des paroles du Vertueux. Il arrêta son geste. Il savait maîtriser un âne têtu, mais ne pouvait pas lever la main sur cette petite femelle. Hausser doucement le ton semblait la seule solution. Il prit la branche de tamaris dans la main gauche et, de la droite, caressa la crinière de Grâce. « Nous rentrons à la maison, ma petite, et, quand nous y serons, je te donnerai de la luzerne. » La luzerne est un excellent fourrage pour le bétail ; pour les ânes, elle est aussi goûteuse que la viande pour les humains. À la mention de ce festin, Grâce dressa les oreilles et leva le cou. Après avoir toisé Silôh d'un regard oblique, elle se décida lentement à avancer.

Un vague sentier traversait les plants de haricots amers jusqu'au caravansérail. Dans la cour, des centaines d'ânes réservés aux fidèles de Kuṇa attendaient qu'on vînt les chercher. Naguère, quand Silôh se rendait au monastère pour participer à la traduction des soutras, il se laissait charroyer à l'aller comme au retour par des ânes de ce caravansérail qui rassemblait les plus beaux spécimens de P'isha. Aujourd'hui, ces animaux regardaient dans sa direction pour zieuter la jeune femelle qui l'accompagnait.

« Grâce ! »

Ce n'est qu'au deuxième appel qu'elle avait compris qu'on s'adressait à elle. Elle avait regardé d'un air interrogateur et dressé les oreilles. *Grâce* : en pénétrant son corps, ce nom avait réveillé quelque chose et elle avait tressailli. Il lui évoquait son lieu de naissance, l'allée de la Grâce altière, même si seule une version abrégée parvenait à ses oreilles d'âne.

Les poils tout hérissés, elle avait les pattes encore flageolantes. Lorsque, au sortir du couloir sombre, sa tête s'était avancée dans l'éclat du soleil, elle avait compris que tout allait bien, qu'elle avait réellement été achetée par Longue-Barbe. Son cerveau savait qu'elle était sauve, mais son corps restait sous le choc, comme si son cou avait vraiment été tranché, que sa tête avait été séparée de son corps, et que celui-ci n'arrivait pas à intégrer la nouvelle de l'heureuse issue.

Ce Longue-Barbe qui l'avait achetée se nommait Silôh. Ainsi l'avait appelé le Vertueux sur la colline derrière le monastère. Au moment où il avait prononcé ce nom, il lui avait frotté l'encolure, et sa voix s'était déversée dans ses oreilles. Il voulait qu'elle l'entende.

L'homme barbu répondant au nom de Silôh tournait autour d'elle pour la regarder, de la tête à la croupe. Comme s'il avait remarqué quelque chose, ses yeux se rapprochaient et il caressait doucement sa fourrure, d'une main beaucoup plus douce que celle du Vertueux. À scruter si attentivement, n'allait-il pas finir par découvrir le message ?

Deux mois auparavant, elle avait été achetée par le Vertueux à la foire aux ânes. Après qu'on l'eut menée sous un chevalet en bois, on l'y avait attachée en lui ficelant les sabots et en faisant passer deux lanières de cuir sous son ventre pour la hisser dans les airs. Deux barbiers l'avaient couverte de linges chauds. Elle avait compris qu'il s'agissait de barbiers, car à P'isha, ils étaient toujours pareils : le crâne chauve et, sur l'épaule, une besace en

cuir contenant des rasoirs, des pierres à aiguiser, du savon et des serviettes en tissu. Pour passer de foyer en foyer, les barbiers itinérants transportaient leur matériel à dos d'âne.

Ainsi enveloppée de serviettes chaudes, elle s'était demandé ce qu'ils lui voulaient. Un coin du linge s'était bientôt soulevé d'un côté, et un barbier avait commencé à la raser. En tordant la tête à gauche et à droite, elle avait vu ses poils tomber, touffe après touffe, et elle avait senti sur sa peau une fraîcheur et un confort qu'elle n'avait jamais éprouvés.

Après la séance, on l'avait détachée. Le Vertueux lui avait fait faire deux fois le tour de la petite cour. Elle n'osait pas regarder son dos et son ventre nus comme la main, elle avait l'impression qu'on avait troqué son corps pour un autre. Le Vertueux l'avait ensuite attachée à un poteau et lui avait apporté un panier plein de paille hachée mélangée à du son. Quand elle avait eu fini de manger, il lui avait donné un grand seau d'eau à boire.

À la nuit tombée, elle avait de nouveau été attachée au chevalet de bois. Cette fois, deux disciples de Kuṇa étaient venus s'occuper d'elle. Tandis que l'un tenait une lanterne, l'autre s'était penchée sur elle. Une soudaine douleur l'avait étreinte, comme si on l'écorchait vive. Tournant fébrilement la tête pour regarder vers l'arrière, elle avait vu l'homme dans la lueur de la lampe lui gratter la peau avec une aiguille de fer, tandis que l'autre tenait un rouleau de parchemin. Les élancements s'étaient succédé, comme des piqûres de taon. Elle s'était un moment débattue, puis s'était calmée. Dans la seconde moitié de la nuit, après que le fidèle à la lanterne se fut déplacé de l'autre côté, elle avait aperçu sur son ventre une multitude de petits dessins. Elle savait de quoi il s'agissait : une inscription comme en produisent les humains. Elle en avait déjà observé partout, sur les rouleaux des prêtres, sur des plaquettes de bois, sur les pancartes des boutiques au marché…

Pourquoi diable lui graver ces symboles sur le ventre ? Elle ne pouvait s'empêcher de tourner la tête pour y jeter un coup d'œil. Cet amas dense de caractères noirs qui s'imprimaient l'un

après l'autre dans son cerveau la démangeait comme des vers qui auraient cherché à pénétrer sous sa peau. Le supplice avait duré deux nuits, le temps que tout son corps, lui avait-il semblé, fut passé sous la pointe de l'aiguille. Après lui avoir tatoué la croupe, le fidèle lui avait frictionné le postérieur pour laisser exsuder le liquide excédentaire.

Un essaim de mouches et de taons volait autour de son corps enveloppé dans un linge. Pendant la journée, quand le Vertueux l'emmenait se promener au soleil, le tissu se détachait, si bien qu'on devait le remplacer la nuit venue.

Après plusieurs jours, la fourrure avait repoussé. Le Vertueux prenait grand soin d'elle et la peignait quotidiennement. Jamais elle n'avait goûté pareil plaisir. Petit à petit, les fourmillements s'étaient estompés. Quand elle tournait la tête, elle ne voyait plus les inscriptions ; mais si elle fermait les yeux, lui revenait l'image d'une ânesse couverte de caractères noirs grouillant comme des insectes. C'était surtout pendant les prières du matin qu'elle voyait sur son corps les symboles bouger et briller, comme si, doués de vie, ils étaient réveillés. Elle n'aimait pas ces matins où tout vrombissait autour d'elle. Les chants sacrés venant du monastère inondaient ses oreilles. Elle n'en pouvait plus, elle voulait crier. Mais avant de pouvoir émettre le moindre son, elle recevait un coup de bâton sur le museau.

Quand Longue-Barbe lui avait tâté le dos, le ventre et les fesses, elle avait tortillé anxieusement sa croupe. Elle craignait qu'il n'y voie les mots gravés, ou qu'il se comporte comme le Vertueux qui souvent, tard dans la nuit, entrait en catimini dans son enclos pour essayer de profiter d'elle. La nuit précédente, il l'avait poussée vers l'abreuvoir et s'était planté sur le bord. Sachant très bien ce qu'il voulait faire, elle avait tourné le derrière de côté et il était tombé en essayant de la trousser.

Toute la journée, le Vertueux tournait autour d'elle pour la nourrir, l'abreuver et la peigner. C'est à lui qu'elle devait ses fesses rebondies. Elle appréciait ses caresses, mais refusait de lui accorder davantage. Elle n'avait pas encore l'âge. Quand, les

yeux plissés, elle s'abandonnait à la rêverie, l'image qui lui venait en tête était celle d'un âne adulte aussi grand que son père, pas celle d'un humain.

À cette pensée, elle avait à nouveau regardé Silôh d'un œil torve. L'homme barbu venait de lui tapoter l'échine pour la faire avancer, mais elle n'avait pas bougé ; et quand il avait tiré sur les rênes, elle avait reculé. Elle avait joué les vieilles bourriques têtues pour bien lui faire voir son caractère d'âne bâté. Elle avait perçu son agacement. Mais il s'était radouci et avait commencé à l'amadouer avec des mots gentils. *Les ânes ne peuvent pas se permettre de dépendre trop des humains, car ceux-ci ne leur causent que de l'embarras*. C'est ce que sa mère lui avait appris quand elle était petite. Maintenant, ils marchaient côte à côte, reliés par un licol, elle à un bout, lui à l'autre. Elle était aux anges. Désormais, Longue-Barbe se plierait en quatre pour la petite ânesse qu'elle était.